

LA GRAND'TANTE

Dans le calme logis qu'habite la grand'tante,
Tout rappelle les jours défunts de l'ancien temps :
La cour au puits sonore, et la vieille servante,
Et les miroirs ternis qui datent de cent ans.

Le salon a gardé ses tentures de Flandre,
Où nymphes et bergers dansent au fond des bois ;
Aux heures du soleil couchant, on croit surprendre
Dans leurs yeux un éclair de l'amour d'autrefois.

Du coin sombre où sommeille une antique épinette,
Parfois un long soupir monte et fuit au hasard,
Comme un écho des jours où, pimpante et jeune,
La grand'tante y jouait Rameau, Gluck et Mozart.

Un meuble en bois de rose est au fond de la chambre ;
Ses tiroirs odorants cachent plus d'un trésor :
Bonbonnières, flacons, sachets d'iris et d'ambre
D'où le souffle d'un siècle éteint s'exhale encor.

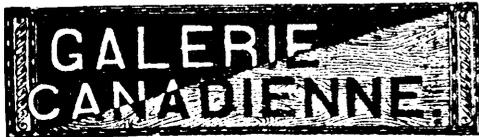
Un livre est seul parmi ces reliques fanées,
Et, sous le papier mince et noirci d'un feuillet,
Une fleur sèche y dort depuis soixante années :
Le livre, c'est *Zaire*, et la fleur, un œillet.

L'été, près de la vitre, avec le vieux volume,
La grand'tante se fait rouler dans son fauteuil...
Est-ce le clair soleil où l'air chaud qui rallume
La couleur de sa joue et l'éclair de son œil ?

Elle penche son front jauni comme un ivoire
Vers l'œillet qu'elle a peur de briser dans ses doigts ;
Un souvenir d'amour chante dans sa mémoire,
Tandis que les pinsons gazouillent sur les toits.

Elle songe au matin où la fleur fut posée
Dans le vieux livre noir par la main d'un ami,
Et ses pleurs vont mouiller ainsi qu'une rosée
La page où, soixante ans, l'œillet rouge a dormi.

ANDRÉ THEURIET.



M. EDOUARD MALLETTE



MONSIEUR Edmond Mallette, qui figure aujourd'hui dans la galerie canadienne du MONDE ILLUSTRÉ, — côté des morts, hélas ! — était né à Sainte-Hélène, comté de Bagot, le 28 juin 1860.

Au sortir de l'école primaire, il entra au séminaire de Saint-Hyacinthe, où des talents brillants et surtout des aptitudes remarquables pour l'art oratoire lui valurent une renommée qui subsiste encore parmi les élèves de cette célèbre institution.

Le choix d'une carrière fut pour lui une question tout de suite décidée, vu son caractère et ses dispositions. Au sortir du collège, il entra, en qualité de clerc, chez MM. de Bellefeuille et Bonin, avocats, de Montréal, et tout en donnant une partie de son temps à l'étude des questions politiques et aux luttes de husting, où il se distinguait déjà, il arriva à bon port, ses trois années de cléricature expirées au mois de juillet 1884.

Une fois membre du barreau, il se fixa d'abord à Montréal, puis se dirigea vers Saint-Hyacinthe, où il pratiqua en société avec M. A.-O.-T. Beauchemin, C. R., son futur beau-père. Ce fut le premier théâtre de ses succès comme avocat. Il y plaida, au civil et au criminel, plusieurs causes qui permirent d'entrevoir en lui un avocat de premier ordre dans les deux genres, et attirèrent sur lui l'attention publique. Enfin, aux élections provinciales de 1890, vivement sollicité par quelques admirateurs, il brigua les suffrages des électeurs du comté de Saint-Hyacinthe.

J'avoue n'être peut-être pas très au courant de notre histoire politique, mais je ne crois pas avoir vu, dans les annales de nos hustings, rien de plus extraordinaire que cette lutte de titan qu'entreprit alors M. Mallette. Jeune et encore peu connu,

d'un extérieur frêle et peu imposant, arrêté à chaque instant par de terribles hémorragies, regardé d'un œil plutôt antipathique que favorable par plusieurs des principaux conservateurs du comté, sans appui, sans argent, sans faveurs à promettre même dans le cas où son parti remporterait une victoire sur laquelle personne ne comptait, il avait à disputer le siège que l'honorable M. Mercier, alors premier ministre de la province, venait d'abandonner à M. Desmarais, son associé ; il avait à lutter contre tout un escadron d'orateurs agacés et depuis longtemps populaires, et tout d'abord contre l'éloquence entraînée d'un adversaire qui, à lui seul, valait une armée et qui joignait à un talent de premier ordre une influence considérable auprès du chef du gouvernement ; contre les préventions d'une population inféodée depuis un temps immémorial aux principes du parti libéral, gens qui préféraient, selon leur propre expression, " voter pour un poteau rouge que pour un candidat bleu ! " Et cette lutte du pot de terre contre le pot de fer donna le résultat inespéré d'un revirement de trois cents voix ! Aussi, quel déploiement d'énergie, d'activité et de bons mots exigea cette campagne de part et d'autre ! Dès ce moment, Mallette prit rang parmi les premiers orateurs de la province.



M. EDOUARD MALLETTE

Cette défaite avait laissé M. Mallette dans un état de fortune et de santé assez précaire, lorsque vint s'offrir à lui l'heureuse perspective d'un travail moins fatigant et plus rémunérateur. M^{re} J.-N. Greenshields, C. R., le grand criminaliste montréalais, qui commande en même temps la plus importante clientèle civile et commerciale qui soit dans la province, peut être même dans la puissance, avait, avec ce coup d'œil sûr qui le caractérise, trouvé dans M. Mallette un homme d'un mérite supérieur, qui ne tarderait pas à devenir célèbre, si on lui offrait un théâtre digne de ses capacités. Il offrit donc à l'ex-candidat de Saint-Hyacinthe de devenir son associé, M. Mallette accepta avec empressement, et reprit aussitôt le chemin de la métropole. Peu après ce changement de domicile il épousait la fille de son ancien associé, M. Beauchemin, de Saint-Hyacinthe.

Dans cette nouvelle sphère d'action, M. Mallette eut des succès considérables, ayant à conduire des causes très importantes, tant au criminel qu'au civil, et se montra toujours à la hauteur de la situation. Laborieux et très actif, d'un esprit extrêmement vif et perspicace, parfaitement au courant des subtilités de notre procédure, habile et serré dans l'interrogatoire, bref et clair dans l'exposé d'une cause, il réunissait toutes les qualités qui font le grand avocat, et aurait, sans contredit, si la mort eût voulu l'épargner de quelques années, atteint le premier rang parmi ses confrères.

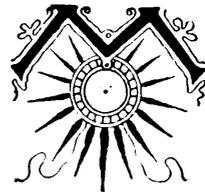
Cependant il n'avait pas complètement oublié la politique et, outre les clubs dont il était le plus

brillant orateur, il retournait encore de temps en temps sur les hustings cueillir de nouveaux lauriers. En 1892, quand les élections générales rendirent de nouveau vacant le siège de Saint-Hyacinthe, on le vit retourner dans ce comté où il avait tant combattu et là, faisant de la candidature du Dr Cartier sa propre affaire, malgré l'indifférence des uns et l'ardeur impétueuse des autres, emporter le comté d'assaut. Un tel fait d'armes, cependant, ne fut pas récompensé par les chefs du parti que servait si bien M. Mallette, et il mourut sans avoir reçu autre chose que de vaines promesses.

M. Mallette était regardé comme une autorité par ses contemporains, et l'on a vu son opinion invoquée même à l'Assemblée Législative, par des députés du parti adverse. Mais, quelle que fût sa supériorité, il demeura toujours humble et sans prétention. Ceux qui l'ont connu dans l'intimité ont perdu en lui le plus aimable compagnon, gai causeur jusqu'au dernier moment, et toujours prêt à rendre service.

En novembre dernier, la maladie qui, suivant les plus savants médecins, en eût fait succomber un autre douze années plus tôt, s'aggrava sensiblement. Il lutta contre la mort avec toutes les ressources que procurent une énergie indomptable, un grand amour de la vie, une espérance continue, et les soins de la plus dévouée des épouses. Mais la partie n'était pas égale, et le 9 août dernier, il succombait. M. Mallette a été une des figures les plus sympathiques et les plus remarquables de son temps, et il mérite de vivre longtemps dans l'estime de ceux qui l'ont connu, comme il vivra longtemps dans la mémoire reconnaissante de celui qui veut déposer aujourd'hui sur sa tombe ce modeste et tardif hommage dû à ses grandes qualités.

E. S.

LA MORT DU COMTE DE PARIS
(Voir gravures)

MONSIEUR le comte de Paris a cessé de souffrir. Samedi, le 8 septembre 1894, à 7 heures du matin, il a rendu le dernier soupir, et cela si doucement qu'il a fallu poser la main sur son cœur pour constater qu'il avait cessé de battre.

Aussitôt après la mort, un piqueur est parti à cheval pour l'extrémité du parc, où, sur la grande entrée, flottait le drapeau tricolore.

Le drapeau est descendu à mi mât.

Les églises de Dafford et de Buckingham ont sonné le glas. Depuis deux jours, il fallait s'attendre à la mort du prince d'un instant à l'autre.

Le prince n'a jamais perdu entièrement sa connaissance ; mais, depuis vendredi, il n'a pas prononcé une seule parole. Cependant, à part les moments de somnolence, il comprenait tout ce qu'on lui disait et répondait par signes.

Dans la soirée, monseigneur le duc d'Orléans, penché vers lui, lui dit doucement à mots scandés :

— Mon père, c'est moi qui viens vous dire que je n'ai rien oublié et que je n'oublierai rien de tout ce que vous m'avez dit. Je vous remercie de votre affection et de vos conseils. Ma pensée vous suivra tant que je vivrai. Je connais toute l'étendue de mes devoirs envers Dieu et envers la France. Je resterai fidèlement attaché à ces devoirs, et je prie Dieu de vous récompenser de tout le bien que vous m'avez fait.

M. le comte de Paris avait tout compris. Ses yeux, mi clos, s'étaient ouverts avec une indicible expression de bonheur. Au mot Dieu, ses bras amaigris s'élevèrent un peu, et, au nom de la France, il laissa retomber sa main droite sur son cœur. Puis son regard se tourna vers son fils, et, cherchant sa main, il fit une légère pression des doigts, dernier effort et dernier adieu.

Le spectacle des derniers moments a vraiment été saisissant et sublime.

Mme la comtesse de Paris, maîtrisant sa poignante douleur, restait debout auprès du lit d'a-